

Premier col de l'année

Par André BACH

CYCLO MAGAZINE

REVUE BI-MENSUELLE
DU CYCLOTOURISME

N° 124
15 Juin 1942

Cinq heures moins dix ! Mon subconscient bat le réveille-matin de dix minutes. Je mets cinq secondes à me rappeler pourquoi je suis éveillé si tôt. Ah ! C'est vrai, j'ai décidé d'aller tenter l'Aubisque ce matin. Pendant dix autres secondes, la paresse animale proteste contre cette expédition. Aller courir les routes et souffrir dans un col alors que rien ne m'y oblige et que je puis dormir encore. Diable d'Anglade ! C'est de sa faute.

Il y a quatre jours, sachant qu'il était parti du côté de Laruns, j'ai été à sa rencontre et, dans Gan, je l'ai aperçu et il a gesticulé à ma vue : " Ça y est ! Il est fait !" m'a-t-il crié.

Ce "IL", je savais bien que c'était l'Aubisque, notre voisin et banc d'essai et, incontinent, j'ai décidé de ne pas attendre plus longtemps pour aller voir cet "IL" illustre et toujours redoutable. Et je n'aime pas me dégonfler.

Le temps de ruminer tout cela et je me suis levé. La tête dans l'eau fraîche, je suis " regonflé" et je réveille ma femme qui préside et assure toujours avec dévouement, mes préparatifs et le ravitaillement. Elle se lève sans rien dire ; il y a belle lurette qu'elle ne se frappe plus le front de l'index quand elle me voit partir. Elle m'informe simplement qu'à minuit, alors que je dormais, il pleuvait ferme. Un coup d'œil à la fenêtre, le ciel est couvert et il fait frais. Tant mieux. "Pluie du matin n'arrête pas le pèlerin" et il fera meilleur à monter.

Le sac à vivres rempli et le "succédané" avalé, me voici dans la rue où il n'y a qu'une demi-douzaine de chats lubriques et trois balayeurs qui, à grands éclats de voix et sans souci du sommeil des habitants, échangent en béarnais des propos définitifs sur la situation en général, et les Antilles en particulier.

Une fois en selle, je me sens chez moi et tournant bien rond. Il est vrai que je suis bien préparé : 50 "bornes" dimanche, 40 lundi, 70 mercredi, 80 jeudi, 90 vendredi, 50 hier, samedi. Peu de vent, le 6 m 40 ronfle agréablement sur la route des Eaux-Bonnes, absolument déserte. Il est six heures et quart légalement, et l'agriculture marche à l'heure solaire. Dans l'axe de la route, le Pic du Midi d'Ossau apparaît légèrement embrumé. La journée sera belle.

La côte du Mour, terreur des traîne-pédales de la région. Je "mets petit" car, lorsque je monte à l'Aubisque, ma tactique est de ne fournir aucun effort avant le pied du col.

Descente sur le gave d'Ossau dont la vallée est magnifique et j'ai mis effectivement deux bonnes heures à atteindre Laruns pour le "casse-croûte" classique à l'Hôtel des Touristes, témoin de tant de départs et de retours glorieux. Œufs durs, une "lichette" de veau, comme dirait le bon docteur Ruffier que je regrette bien de n'avoir pas avec moi pour partager ce bidon de vin rouge "resquillé" avec des ruses d'apache. Café et pousse-café, cigarette ! Cette façon de s'alimenter en bas d'un col, fera peut-être sursauter quelques-uns, mais ça me réussit et c'est l'essentiel.

"Col d'Aubisque fermé" annonce l'écrêteau au croisement de la route d'Espagne. En effet, Anglade m'a annoncé qu'il y avait encore deux plaques de neige impassables pour les voitures.

A un petit pont qui me connaît bien, car je m'y arrête toujours pour les derniers préparatifs, je mets la chaîne sur le petit plateau et je fais fonctionner la fameuse tige de selle à position variable.

Et en avant ! Si les dieux du cyclo le veulent, et moi aussi, je ne descendrai plus avant les plaques de neige, à moins qu'elles n'aient fondu depuis.

Comme toujours, j'avoue que je suis étreint par une émotion quasi mystique en abordant ce grand seigneur de col. On a beau être en forme, on ne sait pas comment on avalera cet os !

Mais ça tourne en souplesse sur 3 m 75 dans cette montée facile d'Eaux-Bonnes et j'ai tout loisir d'admirer le magnifique cirque de Laruns qui s'abaisse au-dessous de moi.

Entrée des Eaux-Bonnes et la rue qui monte à 15%. J'embraye sur 3 m et j'appuie. Virage à gauche, puis à droite et me voici dans le vif du sujet.

Décidément, ça, va très bien, ce matin. Sur la route absolument déserte, je monte en pensant à mille choses, je philosophe, j'argumente avec moi-même et, heureux, je chantonne, le souffle est régulier et mon

cœur bat largement au point de me faire rigoler - à vingt-cinq ans de distance - de cet Esculape qui me menaçait d'une maladie de cœur.

Pont d'Iscoth, la pente s'accroît. Vaincrai-je bien et résisterai-je aux sirènes embusquées derrière les comptoirs des hôtels de Gourette ? Prudemment, profitant d'un petit plat, je descends à 2 m 40 pour franchir la partie la plus difficile du col, la plus difficile parce que, facile à l'œil, elle fait douter de soi-même, comme l'a si judicieusement noté l'ami Janot l'autre jour.

Pont de Goua, virage à droite et lacets raides que je négocie facilement. Ley, célèbre par les garbures de la mère Catherine, encore des lacets et le paravalanche. Le vent du sud, qui sévissait légèrement depuis mon départ, surgit en pleine face et je le reçois avec violence.

J'en ris dans ma barbe, car je sais que, dans quinze cents mètres, je virerai sec à gauche et que ce vent me poussera pour finir.

Les pistes de ski de Gourette, légère descente de cinquante mètres. Je passe sur 3 m 30 et ça gaze étonnamment après le virage. Je contemple sans terreur la route qui, à deux cents mètres au-dessus de ma tête, passe aux Crêtes-Blanches. Les hôtels de Gourette : le bon ami Bailac me regarde à travers les carreaux de sa brasserie et je lui fais signe que, pour le moment, je ne m'arrête pas chez lui - fichtre non ! - mais que je reviendrai déjeuner tout à l'heure. Je "laisse tomber" les sirènes de Gourette qui m'ont toujours été fatales...

Le vent remplit bien son office et, malgré que je monte depuis une heure et demie, je ne ressens pas la moindre lassitude. Autour de moi les sommets s'illuminent au soleil qui montre sa tête à l'Est. Le Ger et le Penne-Meda sont roses, le Pan est rouge vif.

Les Crêtes-Blanches. Je vais prudemment rouler un peu au bord de l'à-pic pour voir, quatre cents mètres au-dessous de moi, les lacets que je viens de vaincre.

Les Crêtes-Blanches passées, il n'y a plus qu'un kilomètre et demi de lacets pas trop raides mais où la chaleur me vainquit une fois. La chaleur et les sources limpides !

A ma droite, le remonte-pente annonce le sommet puis, un petit peu plus loin, juste à l'endroit précis où je l'attendais - je connais tous les cailloux de cet Aubisque - le toit du chalet-hôtel d'Aubisque se montre au-dessus de la crête. La victoire est en vue !

Mais elle ne sera pas "figlée" comme je l'aurais voulu, car voici la première maudite plaque de neige qui barre la route sur vingt mètres de long et un mètre cinquante de hauteur.

Pied à terre et vélo sur l'épaule, sans retard, je remonte de l'autre côté et je "sprinte", quoi, je "sprinte" autant que l'on puisse "sprinter" sur 3 m. L'autre plaque de neige et le dernier lacet, la ligne droite et je "sprinte" encore pour finir devant le poteau.

Je regarde ma montre. 2 h. 10 pour les 18 km du col. C'est à douze minutes de mon record mais je suis content tout de même.

Mais, par Saint Vélocio ! Je blasphème. J'ai donc pédalé par amour-propre. Et pourquoi pas ? Vélocio, lui-même en a fait bien d'autres !

En réalité, je me suis vaincu moi-même et, tout en m'essuyant le torse nu et en passant un maillot sec, je me félicite en ajoutant à ces félicitations une gorgée de mon précieux bidon. Qui dira que je l'ai volée ?

Qu'il fait bon en haut de ce col, devant ce chalet-hôtel qui, malheureusement, a été dévasté par des vandales, profitant de son abandon. A son abri, des Scouts ou des Compagnons de France cuisinent une "tambouille" odorante.

Voici les Taillades, la Latte de Bazen, farouche, la vallée de Ferrières verdoyante. Au loin, le pic du Midi de Bigorre qui me fait penser au Tourmalet, autre adversaire qu'il faudra affronter un de ces jours. J'embrasse tout cela du regard dans un état absolu d'euphorie, le souffle et le cœur calmes.

Mais c'est l'heure de la soupe. Changement de braquet et de position de selle et j'aborde prudemment la descente. Cette prudence n'empêche pas, tout près d'Aubisque-Capitole, la Roche Tarpéienne de se présenter sous les espèces d'une grosse pierre sur laquelle je butte et qui m'envoie les "trois" fers en l'air dans une plaque de neige. A vingt à l'heure, c'est vexant, et une manivelle est un peu faussée.

Mais, je suis content tout de même en remontant en vélo sous les regards d'un berger qui a eu le bon esprit de ne pas compatir à mon infortune. J'ai horreur des condoléances !

Et me voici à Gourette, devant la succulente garbure de Bailac avec toute la journée devant moi pour redescendre doucement à Pau.

Ce soir, j'ajouterai une ligne à mon livre de bord culotté par six lustres de sorties : "17 mai Aubisque et retour".

André BACH